

## LOÏS FREDERICK, UNE ARTISTE AMÉRICAINE À PARIS

Mathilde Gubanski, Galerie Diane de Polignac, 2020

Après avoir étudié les beaux-arts à l'Université du Nebraska, puis au Kansas City Art Institute, Loïs Frederick reçoit en 1953 le très prestigieux Fulbright award. Cette bourse d'études a été créée en 1946 pour encourager les échanges culturels entre les États-Unis et l'Europe. En 1954, phénomène très rare, Loïs Frederick remporte cette bourse une seconde fois. Comme beaucoup d'artistes américains, elle décide de se rendre à Paris pour parfaire sa formation artistique.

### Les échanges franco-américains

Ces déplacements d'artistes américains vers l'Europe ont également été encouragés par la G.I Bill créée en 1944. Cette loi américaine permettait de financer les études à l'étranger des soldats démobilisés de la Seconde Guerre mondiale. Les bénéficiaires étaient alors encouragés à poursuivre leurs passions, ce qui explique un grand nombre de choix de carrières artistiques.

Le président Dwight D. Eisenhower lance un programme d'échanges culturels intitulé « People-to-People » en 1956. Ce programme vise à faire des étudiants américains à l'étranger de véritables ambassadeurs. Dans les années 1950, Paris accueille ainsi plus de 2000 étudiants d'outre-Atlantique. Certains, comme Loïs Frederick, s'y installent de façon permanente.

### « Paris est une fête » : les nouveaux Hemingway

Dans les années 1920, de grands écrivains américains travaillent à Paris : Gertrude Stein, F. Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway... Leurs ouvrages façonnent l'image d'un Paris élégant et festif dans la culture américaine. En 1964, la parution des mémoires d'Hemingway consacre l'expression « Paris est une fête ». C'est dans cette filiation qu'une génération d'écrivains américains s'installe à Paris après-guerre. On peut citer John Breon, Lawrence Ferlinghetti, Mary McCarthy, James Baldwin, Truman Capote...

L'écrivain James Jones s'installe à Paris en 1958. Il est alors une célébrité aux États-Unis. Son livre *Tant qu'il y aura des hommes*, paru en 1951 est un immense succès. Dans son appartement parisien, James Jones reçoit de nombreuses personnalités américaines : des hommes politiques (comme le sénateur de New York Jacob Javits), des célébrités (comme l'actrice Jean Seberg, épouse du romancier Romain Gary) et des écrivains (comme Henry Miller). James Jones écrit sur les œuvres des peintres américains Alice Baber et son mari Paul Jenkins.

Le lien entre artistes et écrivains américains se renforce grâce aux nombreuses expositions dans les librairies anglophones. Il faut évoquer la Librairie du Mistral créée par l'ancien GI américain George Whitman et la Librairie anglaise créée par la Française Gaïte Frogé, la compagne du peintre américain Norman Rubington. Ces librairies-

galeries ont ainsi un rôle essentiel dans la diffusion des livres et des revues anglophones, mais aussi comme lieux d'expositions et comme théâtres des premiers spectacles de poésie.

### Formations artistiques parisiennes

Les artistes américains étudient à l'École nationale supérieure Beaux-Arts, à l'académie Julian, à la Grande Chaumière ; mais aussi dans les ateliers du sculpteur Ossip Zadkine et du peintre Fernand Léger. Ces derniers s'étaient en effet réfugiés aux États-Unis pendant la guerre et accueillent naturellement des artistes américains à leur retour dans leurs ateliers parisiens. Le peintre abstrait Henri Goetz, d'origine américaine, ouvre également les portes de son atelier. Sonia Delaunay accueille elle aussi de nombreux artistes étrangers.

Si les bénéficiaires de la G.I Bill ont bien l'obligation de s'inscrire à l'Université, il n'y a cependant aucune astreinte sur le véritable suivi des cours et certains artistes préfèrent une formation plus libre, voire autodidacte. L'artiste Ellsworth Kelly, bénéficiaire de la G.I Bill, explique que Paris devient « un troisième cycle universitaire d'association libre, sans cours et avec une prise en charge totale »<sup>1</sup>. Le séjour parisien devient alors un véritable moment d'émancipation et d'expérimentations artistiques.

### L'influence de la culture européenne

Les artistes américains admirent l'art ancien au musée du Louvre ou au musée de Cluny. Paris est un temple de l'art occidental. « Il faut voir la Mona Lisa au Louvre, ça fait partie du métier d'artiste »<sup>2</sup> disait la peintre Shirley Goldfarb.

Les artistes américains se fascinent également pour « le dernier » Monet. En effet, le musée de l'Orangerie ré-ouvre en 1952 et leur permet de découvrir les Grandes Décorations : huit peintures murales de deux mètres de haut représentant des fleurs de nénuphars sur un plan d'eau. L'arrangement immersif des œuvres dans une salle du musée, pensé par Monet lui-même, émerveille les artistes qui voient dans ces œuvres la préfiguration d'une abstraction non géométrique. Sam Francis affirme ainsi faire « du Monet de la dernière époque, en pur »<sup>3</sup>. Ellsworth Kelly, Joan Mitchell et Philip Guston se rendent à Giverny : c'est un choc esthétique. Ellsworth Kelly raconte : « Je me souviens surtout d'une œuvre, immense, qui était entièrement blanche, couverte d'une épaisse couche de peinture. Il y avait un peu d'orange et peut-être un peu de rose et du vert pâle. (...) Et l'échelle était aussi très impressionnante. (...) quand je les ai vues,

1. Cité par Merle Shipper dans *Americans in Paris, the 50's*, catalogue d'exposition, Northridge Fine Art Gallery, 22 octobre-30 novembre 1979, California State University, 1979

2. Shirley Goldfarb, *Carnets. Montparnasse, 1971-1980*, Quai Voltaire, 1992, p. 193

3. Éric de Chasse, *La Violence décorative : Matisse dans l'art américain*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1998, p. 391

j'ai pris conscience que je voulais faire des peintures de leur dimension, de la dimension des murs. (...) Le lendemain de ma visite à Giverny, j'ai peint un tableau vert, un monochrome. J'avais déjà fait des peintures avec six panneaux de couleur mais je me suis demandé si je pourrais peindre un tableau d'une seule couleur. C'est là l'influence que Monet a eue sur ma peinture... »<sup>4</sup>

### New York : la nouvelle capitale de l'art

C'est l'époque de l'abstraction de part et d'autre de l'Atlantique. L'Expressionnisme abstrait triomphe aux États-Unis et Jackson Pollock en est la figure de proue. Peu à peu, New York prendra la place de Paris comme capitale mondiale de l'art. Cette victoire est sans doute consacrée en 1964, lorsque Robert Rauschenberg devient le premier artiste américain à remporter le Grand Prix de la Biennale de Venise. L'Europe reconnaît ainsi le talent de ce grand artiste d'outre-Atlantique.

### Des femmes artistes américaines

Les femmes artistes américaines ont une véritable place sur la scène artistique parisienne.

Joan Mitchell se rend à Paris en 1948. Ce premier séjour est rendu possible par une bourse de l'Art Institute de Chicago. Elle passera ensuite de nombreux étés en France. Elle raconte ses séjours dans des lettres à son compagnon new-yorkais Michael Goldberg : « Il fait enfin chaud ici (...) – je vais peut-être refaire le tour des musées (...). Je continue de ne rien faire, je vois des gens, je me promène (...). Je dessine parfois près de la Seine. (...) Je dessine au Louvre. (...) J'ai passé toute la journée d'hier au Louvre – Paris est désert mais le Louvre est plein de langages – particulièrement ceux du Nord – insoutenables –, les scènes sauvages de Rubens – David

---

4. Yves-Alain Bois et al., *Ellsworth Kelly: les années françaises, 1948-1954*, [galerie nationale du Jeu de Paume, 17 mars-24 mai 1992], Éditions du Jeu de Paume, 1992



Lois Frederick dans son atelier des Audigiers, près de Paris, dans les années 1970.  
Photo André Villers, Adagp, Paris / Droits réservés.

– le surréalisme – (...) Je ne peux pas décrire le Louvre... »<sup>5</sup>. En 1959, par amour pour le peintre canadien Jean-Paul Riopelle, elle s'installe à Paris de façon définitive. Lois Frederick elle, épouse en 1956 le grand pionnier de l'Abstraction lyrique Gérard Schneider et restera également toute sa vie en France.

Lee Krasner, l'une des figures les plus importantes de l'École de New York, séjourne à Paris en 1956. Dans ses correspondances, elle raconte à ses amis que le musée du Louvre dépasse « tout ce que [elle a] pu imaginer »<sup>6</sup>. Elle est chez son ami Paul Jenkins, un autre peintre américain à Paris, lorsqu'elle reçoit un appel de New York lui apprenant la mort de son mari Jackson Pollock dans un accident de voiture.

L'artiste Nancy Spero se rend à Paris pour étudier avec André Lhote. Diplômée de l'Art Institute de Chicago (comme Joan Mitchell), elle s'était installée dans l'Indiana avec son mari le peintre Léon Golub. Nancy Spero consacre alors l'essentiel de son temps à l'éducation de leurs deux jeunes enfants. Ces deux artistes se sentent marginalisés sur la scène new-yorkaise, et choisissent ainsi Paris pour donner un nouvel élan à leur carrière.

### Des conditions de vie difficiles

À Paris, les conditions de vie sont rudes pour les artistes. On manque de tout, les hivers sont froids. Paris n'a pas encore les installations de confort moderne familières aux américains. « Un taux de change défavorable, des ressources limitées dans de nombreux cas, des conditions de logements inadéquates »<sup>7</sup> remarque le critique d'art John Devoluy, chargé d'organiser une exposition des anciens bénéficiaires de la G.I Bill de Paris. Il ajoute également que ces artistes subissent « une âpre compétition intellectuelle, les doutes constants qui assaillent tout vrai artiste et qu'amplifie le statut d'expatrié, un mal du pays récurrent, (...) les difficultés liées à l'emploi d'une langue étrangère [et] des habitudes peu familières ».

### Les communautés américaines de Paris

Ces conditions de vie difficiles renforcent sans doute la solidarité entre les artistes exilés d'outre-Atlantique. On partage les ressources, les ateliers, les contacts... L'esprit de communauté s'installe et se renforce. Le Café du Dragon, à Saint-Germain, devient le QG du groupe qui gravite autour de Sam Francis : Norman Bluhm, Lawrence Calcagno et Al Held.

C'est dans cet esprit de camaraderie que le peintre Ellsworth Kelly rencontre le compositeur John Cage, ou que l'artiste Alice Baber rencontre la galeriste Colette Robert, ou encore que le peintre Paul Jenkins prête son

---

5. Lettre de Joan Mitchell à Michael Goldberg, non datée. Michael Goldberg Papers, Archives of American Art, Smithsonian Institution

6. Lettre de Lee Krasner à Jackson Pollock, juillet 1956, Jackson Pollock Papers, Archives of American Art, Smithsonian Institution

7. John Devoluy, « Veterans Exhibit Art », 1948, publication non datée. Bizinsky Papers, Archives de l'art américain

atelier parisien à son amie Joan Mitchell. Larry Rivers, artiste de la G.I Bill, partage son atelier avec l'artiste franco-américaine Niki de Saint Phalle. En 1961, cette dernière convie Robert Rauschenberg et Jasper Johns à participer à ses tirs à la carabine. Niki de Saint Phalle joue ainsi un rôle essentiel dans les échanges entre Nouveaux Réalistes parisiens et artistes new-yorkais néo-Dadas. Parfaitement bilingue, la créatrice des iconiques *Nana* est l'interprète parfaite et constitue autour d'elle une véritable communauté d'artistes américains.

En 1950, des artistes de la G.I Bill menés par le peintre Paul Keene, fondent la Galerie Huit : une coopérative dont le but est de donner un espace d'exposition aux artistes américains de Paris. Elle est gérée par les artistes, et un comité renouvelé tous les six mois détermine les thèmes des expositions. En 1956, Le critique du *Monde* Michel Conil-Lacoste s'enthousiasme « de l'esprit de fraternité des jeunes Américains à Paris » et évoque la Galerie Huit comme « une sorte d'institution de Greenwich Village à Paris ».<sup>8</sup>

### Une américanité affirmée

Le poète John Ashbery reçoit comme Loïs Frederick le Fulbright award, et s'installe à Paris en 1958. Il y rencontre l'écrivain américain Harry Mathews, alors l'époux de Niki de Saint Phalle. En 1966, John Ashbery publie un article sur ces Américains à Paris. Il refuse le terme « expatriés », montrant au contraire le lien très fort qui unit ces artistes à leur pays d'origine, et montre qu'ils restent avant tout des artistes américains. Ils viennent à Paris, déclare-t-il, pour « conserver intacte leur américanité, dans un environnement dans lequel ce sentiment pourra le mieux prendre racine et s'épanouir. Le calme et l'isolation de l'exil, se combinent pour accomplir cette périlleuse expérience qui, quand elle réussit, peut aboutir à une forme d'art enthousiasmante, indépendante de son environnement »<sup>9</sup>. Les Américains de Paris se positionnent ainsi comme les représentants de l'art américain, ni exilés, ni réfugiés, mais ambassadeurs de leur pays en Europe.

Le parcours de l'artiste Loïs Frederick trouve logiquement sa place au sein de l'effervescence culturelle américaine à Paris. Loïs Frederick reste ainsi en contact étroit avec sa culture d'origine et demeure de ce fait une artiste fondamentalement américaine.

Référence bibliographique: Elisa Capdevila, *Des Américains à Paris – Artistes et bohèmes dans la France de l'après-guerre*, Malakoff, Armand Colin, 2017



Vues de l'exposition *Loïs Frederick, peintures et gouaches*, 16 février – 17 mars 1984, Galerie Suisse de Paris, Paris, France  
Photo André Morain / Droits réservés.

8. Michel Conil-Lacoste, « The American Artist in Paris », *The New York Times*, 8 janvier 1956

9. « American Sanctuary in Paris », *Artnews Annual*, 1966, reproduit dans John Ashbery, *Reported Sightings*, *Art Chronicles*. 1957-1987, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1991, p. 85-97